

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 25 (1953)

Heft: 10

Artikel: Les grands vitrages

Autor: Seifert, Alwin

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-124217>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

minime soit-il, peut être la cause de malaises divers : indigestions, otites, etc.

C'est au « soleil » que va notre préférence. Ce petit appareil dépense peu, rayonne fortement grâce à sa forme et ne prend guère de place. Enfin, son prix d'achat fort peu élevé le met à la portée de toutes les bourses. Entendons-nous : il n'est pas fait pour être utilisé toute

la journée, mais durant un moment de la soirée, pendant le bain de bébé, etc. Attention ! dans la salle de bain, il faut prendre la précaution de le brancher un peu avant le bain et de l'éteindre pendant celui-ci, afin d'éviter les risques de court-circuit toujours possible lorsqu'un appareil électrique entre en contact avec de l'eau.

M. Sch.

LES GRANDS VITRAGES

par Alwin Seifert

Il y a trente ans que les idées les plus audacieuses des pionniers de l'architecture moderne, ont passé dans le domaine public, à tel point qu'elles ont été elles-mêmes marquées d'un certain conformisme. Parmi ces idées, celles qui ont trait aux grandes surfaces vitrées ont subi bien des vicissitudes, ont déterminé bien des enthousiasmes, ont provoqué bien des amertumes. En trente ans, il semble que les expériences faites, peuvent donner lieu à une prise de position. Nous serions heureux que l'article qu'on va lire, paru en 1952 dans la revue allemande Baumeister, article qui a fait pas mal de bruit en Allemagne, pays précisément du modernisme dogmatique, nous serions heureux que cet article suscite des réactions, du public et des professionnels. Et dans notre prochain numéro, nous reprendrons la question en connaissance de cause. J.

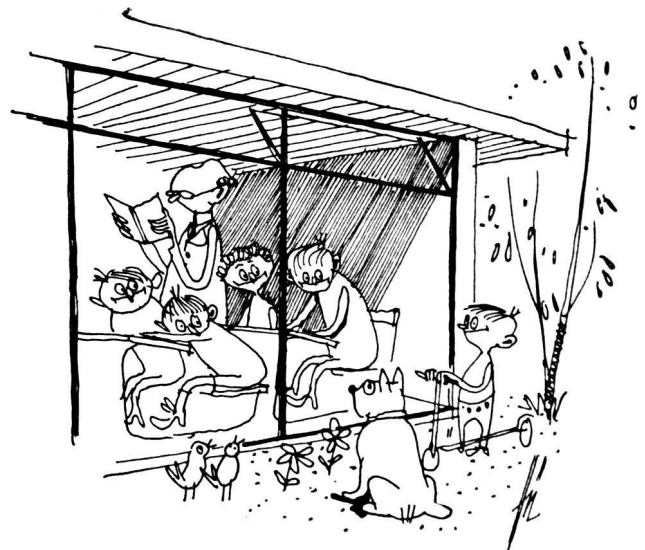
L'été dernier, cherchant en voiture un raccourci dans la banlieue sud de Munich, j'arrivai, d'une manière tout à fait imprévue, en plein dans un vaste chantier de construction. Les matériaux et les tas de sable et de gravier retinrent tout d'abord mon attention, puis je remarquai, à mon grand étonnement, qu'au milieu d'un quartier notoirement destiné à l'habitation, on construisait une petite usine. En admettant que cette usine puisse fonctionner sans bruit ni fumée, on ne pouvait pas prétendre que là était vraiment sa place. L'unique circonstance atténuante qu'on pouvait invoquer en sa faveur, c'est qu'on avait, tout au moins, choisi un bon architecte.

Quelques mois plus tard, ce qui, en apparence, était une petite usine, fut inauguré par les autorités municipales, comme étant l'école la plus moderne de la ville. Comme citoyen munichois, j'ai contribué au paiement de cette école : je puis donc parfaitement me permettre de faire quelques remarques à son sujet.

Ceux qui, en général, parlent le plus d'écoles et de réformes scolaires, sont en général les mêmes qui, dans leur jeunesse, n'ont pas pu accéder à l'équilibre intérieur, et qui se voient toujours assis, pleins d'angoisse, face à face aux hantises des examens sans espoir. Ils n'en attribuent pas la faute à leurs parents, ni à eux-mêmes, et, de ce fait, ils ne se rendent pas compte qu'ils ont été poussés sur un chemin pour lequel ils n'étaient pas nés : ils chercheront donc la cause de leur désarroi dans l'alignement des bancs, dans le manque de soleil, dans les fenêtres trop petites, ou dans le manque d'aération.

Nous qui avons été successivement, et dans de très vieilles, et dans de très modernes écoles, avec lumière du nord et lumière du sud, dans les vieux quartiers et dans la nature, nous qui nous sommes assis tour à tour sur des bancs antiques, taillés, épineux, où nous étions quatre ensemble, et sur des bancs à patente ultra-

moderne, le doute peut s'insinuer en nous, de savoir si nous n'avons pas appris plus de choses que la génération actuelle ; et pourtant l'odeur de l'huile avec laquelle les planchers étaient imprégnés durant les grandes vacances, était bien désagréable : il faut dire que cette odeur était, paraît-il, mortelle pour les bacilles, dont on venait de découvrir le péril. Nous avons vécu également, pendant deux ans, dans un véritable pavillon d'expérience, qui s'éclairait par une grande fenêtre au nord, avec aération latérale, et qui s'entourait d'un grand jardin. Nous y avons passé des années heureuses, surtout parce que, sur un des bancs du fond, l'un de nos camarades, qui possédait un crayon à six faces, le roulait sous son soulier en faisant un vacarme beaucoup plus efficace que dans la vieille construction en pierre massive de la Ludwigstrasse, et aussi parce que les nombreux thermomètres suspendus en l'air dans tous les sens, dont le rôle était de mesurer la salubrité de ce nouveau type d'école, nous donnaient de grandes possibilités d'oublier notre professeur. Après une telle expérience, les responsables de l'économie de la construction municipale, et de son entretien, jugèrent préférable d'édifier les deux nouveaux gymnases dont on avait alors besoin, selon l'ancienne méthode de la construction en massif : et lors de leur récent jubilé, ces vénérables bâtiments pouvaient se vanter d'avoir abrité des lumières de la science, comme Albert Einstein ou Werner Heisenberg par exemple. Nos exécutants actuels se figurent que notre époque est aussi fortunée, aussi sûre de son avenir, que celle de nos grands-pères, et, de





ce fait, construisent sans beaucoup d'expérience, le type d'école le plus coûteux, simplement parce qu'il est le plus moderne, sans même savoir s'ils pourront le chauffer. La meilleure raison à cette manière de faire, en définitive, c'est qu'ils ont peur que quelque journaliste les traite d'arriérés. Les réformateurs d'aujourd'hui – car tous les 20 ans il y a une nouvelle équipe de réformateurs – affirment que le militarisme des Allemands les a conduits à édifier des écoles ressemblant à des casernes. Mais nous avons alors le droit de poser la question suivante : « quelle sorte de marchandise sort donc des écoles, pour qu'on puisse les confondre avec des fabriques ? » Et cette question n'est pas un simple jeu de mots, nous la posons fort sérieusement. Nous voudrions essayer de montrer les erreurs accumulées par tous ceux qui rendent hommage aux « grands vitrages », et de quelle inexcusable dissipation du patrimoine commun ils se rendent responsables.

Rien ne semble plus pénible à des écoliers, que d'être les victimes de l'attention générale en tout ce qui concerne ce qu'ils ont à faire ou à apprendre : or rien n'est plus malaisé que de travailler derrière ces grands vitrages. Dans les écoles anciennes, les maîtres d'école expérimentés plaçaient près des fenêtres les enfants qui avaient la plus grande attention aux leçons, et les distraits devaient s'asseoir près du mur. Puis l'on plaça un verre opaque au carreau inférieur des fenêtres ; et ce qui reste visible par les vitres du haut, nous engage certes à la rêverie, mais aussi à la pensée et à la réflexion. Or, par les fenêtres qui descendent jusqu'au sol, le mouvement extérieur agit jusqu'à l'intérieur. La circulation, les autres enfants, les chiens, les chats, les oiseaux, tout cela est bien plus excitant que ce que l'ennuyeux maître d'école doit, par des efforts désespérés, inculquer à la jeunesse.

Il n'en va d'ailleurs pas autrement avec les adultes. Ayant enfin pu obtenir ma propre maison à la campagne, et quitter mon appartement citadin, je me fis établir sur le pré une table non branlante, pour pouvoir travailler en plein air sous mon grand tilleul. En 22 ans, je n'y ai écrit qu'un seul texte, et encore ai-je dû employer une énergie de fer, étant donné les mille distractions auxquelles on est exposé quand on est hors de ses quatre murs. Ici, deux bêtes à bon Dieu se posent sur le papier ; là, suspendue à un fil, une araignée se balance à une branche ; un couple de mésanges promène

fièrement ses quatre petits ; un autre oisillon se penche en dehors de son nid ; une pie, ailleurs encore, cherche des fourmis dans l'herbe ; bref, comment peut-on conserver son attention à son travail au milieu de tant d'aventures ? Comment peut-on dessiner, ou tout simplement faire des croquis, en plein air, si d'un beau ciel bleu tombe un grand pâté vert, ou si les jeunes pinsons viennent picorer sur votre papier ?

Et d'ailleurs, il n'en va guère mieux derrière nos grands vitrages : plus qu'une théorie, je ne voudrais que raconter trois petites histoires pour le prouver.

Quand, il y a une dizaine d'années, l'éditeur Lange-wiesche s'est construit une maison dans la vallée de l'Isar, il avait encore la possibilité de se choisir un des plus beaux terrains. Sur le conseil pressant de ses architectes, il fit installer dans sa pièce de travail une grande baie vitrée, par laquelle il pouvait jouir d'une vue magnifique sur les montagnes. Un an après, un rideau cachait complètement cette vue, car, autrement, il lui était impossible de travailler. Mais il trouva quand même quelque avantage à sa grande baie : face au panorama, il plaça un canapé où il installait ses visiteurs : ceux-ci se trouvaient très honorés de se voir offrir un si beau paysage, mais prenaient bien vite congé, tant le coup d'œil les lassait vite...

L'architecte Merrill, de Cologne, ne construisait que pour une certaine catégorie de gens aisés. N'étant pas des nouveaux riches, ils n'attachaient que peu de valeur aux sensations modernes, mais se faisaient édifier des maisons qui pourraient encore servir à leurs enfants et à leurs petits-enfants. Comme Merrill ne voulait pas courir le risque de passer pour un architecte « lié à la tradition » par les critiques d'art, il se fit construire une maison, où sa pièce de travail avait deux murs de verre. Un an après, il avouait à son ami Moenicke, que cette habitation était complètement inutilisable, et qu'il lui était impossible de se concentrer dans cette armoire de verre.

De telles expériences devaient également être faites par des architectes encore plus modernes, de ceux qui à tout prix veulent être de l'avant-garde (encore une fois) – on dit actuellement, de ce genre de construire, qu'il est « fonctionnel » – et qui n'ont pas pu bâtir autre chose que des maisons américaines style maison de verre. Il est tout de même invraisemblable que l'on soit obligé de renier sa qualité d'Européen. Heureusement, nous sommes en assez grand nombre à vouloir passer par d'autres chemins.

Les uns colleront des étoiles de papier doré sur leur coûteuse porte de verre, afin d'éloigner la malchance. Un autre, afin, lui, de pouvoir se recueillir et se livrer à la méditation, se construira, à côté de la cage vitrée, une cellule avec des fenêtres toutes petites, pour être enfin seul avec ses pensées, tout comme d'ailleurs l'a fait mon ami le boulanger Xavier Hierangl, de la Kaizmaistrasse, au fond de sa forêt natale. Des critiques, évidemment, pourront nous dire que le premier est un philosophe intéressant, et que l'autre n'est rien de plus qu'un inculte retardataire, tout fier de sa culotte de cuir... Mais de telles subtilités ne servent pas à grand-chose, lorsque les enfants, en jouant, courent contre le pan de verre, ou aussi lorsque tant de femmes doivent passer leur vie avec le visage tailladé ! Et ce ne sera alors pas une excuse de se dire que cela peut arriver partout, et pas seulement chez les gens « modernes ».

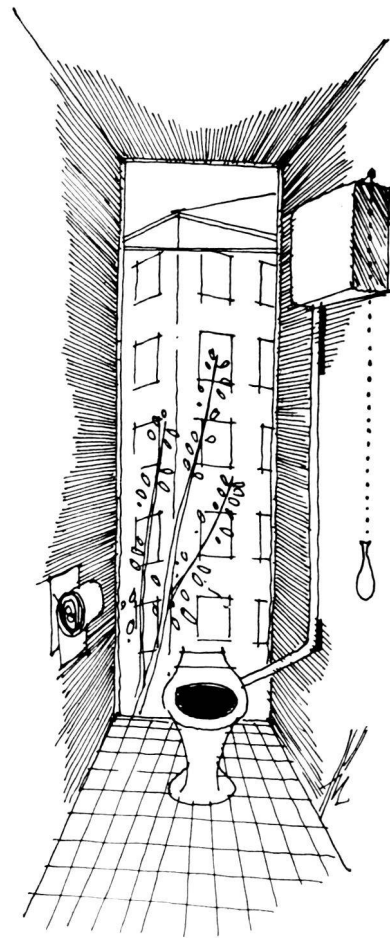
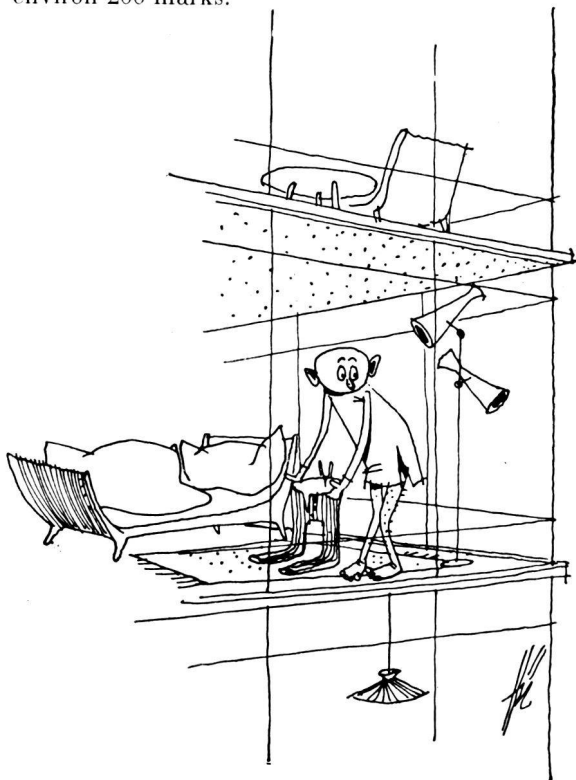
Dans le temps, les personnes qui avaient assez d'argent pour se construire de telles armoires de verre, et qui voulaient jouir du soleil hivernal, édifiaient, tout contre leur maison, ce qu'on appelait un jardin d'hiver. On voit encore dans les journaux d'art de cette époque, de très belles photographies de cette luxuriante végétation exotique. Je suis d'ailleurs le premier à reconnaître qu'après trois ans, ces plantes étaient ou brûlées, ou

gelées. Mais pourtant, derrière les fenêtres des chambres paysannes, poussent des plantes qui excitent l'envie de tous les directeurs de jardins botaniques.

Mais laissons là les snobs du nouveau monde, et de l'ancien, qui, même avec de l'argent, ne font pas grand-chose de sensé. Il s'agit aussi de rendre heureux, par les grands vitrages, toute une nombreuse catégorie d'ouvriers et d'employés.

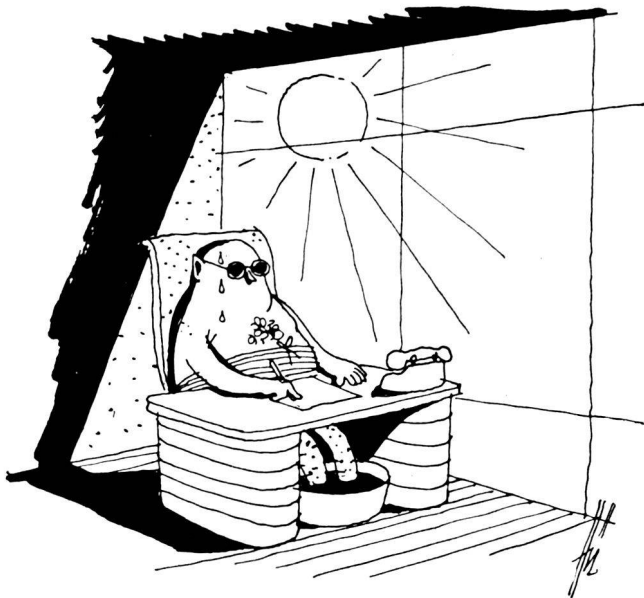
Au Sanatorium Pfaelze, le charbon ne suffisait pas à chauffer les chambres de verre, pourtant situées au sud : on installa donc les enfants dans les corridors, qui par bonheur étaient assez larges, et qui n'avaient que de petites fenêtres. Au mois de mars, on les déménageait au sud ; en mai, ils devaient retourner au nord ; l'état de ces petits malades, en effet, empirait, par la lumière et par la chaleur trop grandes. On essaya, en automne, de nouveau le côté sud, puis finalement les dirigeants trouvèrent que, pour les quelques semaines où les chambres méridionales étaient utilisables, le déménagement d'un côté à l'autre n'était pas rentable. Les enfants restèrent donc définitivement dans les corridors, car, aux heures où il y avait du soleil, on les installait de toute façon au grand air. Il aurait donc été plus sage de ne construire que la bonne moitié du sanatorium.

Des peintres et des sculpteurs remplis d'expérience assurent que la meilleure lumière est bien celle qui vient d'une fenêtre ayant un contrecœur d'une hauteur, à partir du sol, de 1 m. 40. Pendant une quinzaine d'années, j'ai travaillé à une table située près d'une fenêtre au sud, dont le contrecœur avait 1 m. 20, et j'ai toujours été très satisfait de la lumière. Aujourd'hui, les pièces de travail des dessinateurs et typographes ont des fenêtres qui vont jusqu'au sol : or la fenêtre coûte le double du mur. Quand les gens sont presque aveuglés par la lumière trop abondante, et tombent malade, soit par l'excès de chaleur en été, soit par l'excès de froid en hiver, on installe de très coûteux agencements d'ombre et de climatisation ; de plus, la lumière venant d'en bas, très gênante, est supprimée par la construction d'un contrecœur, et, pour finir, le mètre cube de cette chambre inhumaine, dans son squelette de béton, coûte environ 200 marks.



En 1899, en jouant à la balançoire, je réussis à faire écrouler un échafaudage de construction, si bien que les maçons qui travaillaient pour mon père, durent me chercher à la cave : c'est dire que je sens en connaissance de cause tout ce qui concerne la construction. J'ai également vécu la mode du gothique d'Hauber, celle de la Renaissance de Seidl, celle du baroque de Hocheder ; j'ai vécu les tours de Bismarck, le Jugendstil, j'ai vécu Darmstadt, et les expériences hollandaises, et Weissenhof, et Dammerstock, et les essais de couleurs dans la ville, et les théories de Taut, de Häslér, de Gropius, et des mauvais et des bons architectes du III^e Reich ; j'ai suivi tout ce qu'ont pu dire les grands et petits critiques d'art, et les magazines, et tout ce qu'on a pu voir dans les expositions de « dernière nouveauté » comme par exemple « American Way of Life », et tout ce qui était « fonctionnel », et tout ce qui était moderne, enfin, en un mot, tout ce qui a été à la mode, tout ce qui a obéi à de faux mots d'ordre : mais de tout ce que j'ai vu et vécu, ce qu'on appelle la nouvelle réalité, avec ses grands pans de verre, est bien ce qu'il y a de plus sot et de plus coûteux.

Lorsque la mode était à la Renaissance allemande, on utilisa des fenêtres immenses, comme dans des palais. Les ménagères inventèrent alors les grands rideaux de velours sombre, ou les stores, contre la trop grande abondance de lumière. C'est pourquoi les charpentiers inventèrent la fenêtre à guillotine, car, sans cela, en ouvrant et en fermant les vantaux, les rideaux étaient coincés : ainsi naquit la forme de fenêtre la plus horrible de tous les temps, en tout cas jusqu'à notre époque, où les architectes en inventèrent une plus horrible encore. Les meilleures familles avaient toutes de telles fenêtres à leur maison. Nous étions trois frères, et nous avons



livré beaucoup de ce genre de vitrages, car notre père était entrepreneur. Une telle vitre cassée déterminait d'ailleurs chaque fois, au point de vue humanitaire, un grand malheur, car la mère de famille ne pouvait pas toujours la payer avec l'argent ordinaire du ménage. Durant les années de disette d'après la première guerre mondiale, on retourna aux économies de construction, et l'on partagea les fenêtres en plusieurs carreaux plus petits : et la mode également s'empara de ce nouveau système. Aujourd'hui, grand changement : aucun architecte ne partage plus une fenêtre en plusieurs parties : il faut chercher plusieurs causes à cela : peut-être les garçons d'aujourd'hui sont-ils plus calmes, peut-être aussi les locataires, malgré leurs nombreuses charges sociales, sont-ils assez aisés pour qu'une grande fenêtre cassée leur soit indifférente. Et d'ailleurs, comment expliquer autrement, qu'on puisse faire des vitres allant du plafond jusqu'au plancher ? Si une telle fenêtre, d'une hauteur au moins de 2 m. 50, se brise, il faut recourir à une entreprise de transport, soit pour apporter le cadre de la fenêtre au vitrier, soit pour aller chercher la longue caisse de 2 m. 50. Si la « construction sociale de logements » n'a pas assez d'argent pour exécuter de coûteuses doubles fenêtres, ou autres protections contre le froid, les locataires gèlent pendant tout l'hiver. Ils essaient alors de faire exactement ce qu'on faisait il y a cinquante ou cent ans, de boucher l'espace intermédiaire, puis de suspendre du feutre à l'intérieur, et surtout de n'ouvrir jamais, durant cinq mois, ces belles fenêtres. Mais après trois semaines déjà, le verre se couvre de la poussière huileuse de la grande ville, et de la suie grise. Il y a bien, également, une troisième cause à ce que cet état de fait existe malgré tout : c'est, chez toutes les catégories d'architectes, la peur éternelle d'être considéré comme vieux jeu ?

Je puis parfaitement me permettre de tels discours hérétiques, car, dans mon domaine particulier, je suis quand même marqué comme révolutionnaire, et, dans la construction, je n'ai nul besoin qu'on me classe encore plus dans l'avant-garde que je ne suis en réalité. Je reconnais bien volontiers avoir construit des fenêtres depuis le bas jusqu'au haut des pièces : car cela en vaut vraiment la peine dans le cas où il s'agit de pièces destinées à des vacances de pleine détente, dans un climat doux, où il y a quelque chose de beau à voir, des prés verts, les vagues d'un lac, des arbres. Mais la contemplation de voies ferrées empreintes de tristesse, ou le dos de maisons pleines de suie, ne valent vraiment ni le prix du verre et du cadre, ni le plancher glacial.

Un exemple frappant de la manière dont les propagandistes de la mode des grands vitrages, marquent leur intelligence, c'est la nouvelle école que les Américains ont offerte à la Grèce, après en avoir offert une à la ville de Brême. Depuis 5000 ans que l'on construit des maisons sur les bords de la Méditerranée, on a fait des murs fort épais, et des fenêtres très petites, et même les maisons des temps modernes ont des volets qui sont fermés nuit et jour : le jour à cause du soleil, et la nuit à cause des moustiques. Mais à Kavalla, où l'un de mes collègues autrichiens a vu la nouvelle école, il m'a raconté que les enfants grillent littéralement derrière le pan de verre.

Lors d'un récent concours d'esquisses pour un bâtiment d'administration, j'ai vu toute la façade frontale construite en verre : et derrière ce verre, il y avait même les toilettes ! Assurément, une telle solution demande un nouvel apprentissage sur « l'attitude qu'il faut adopter dans les toilettes, quand la moitié de la ville vous regarde... »

Et qu'en est-il de cette fameuse « nouvelle sensation de vie » que provoque, paraît-il, le mur de verre ? Je puis certifier ne connaître aucun de ces apôtres, qui ne vive pas lui-même dans une maison bourgeoise à l'ancienne manière. Ne serait-il pas évident, par hasard, que les adeptes de cette sensation nouvelle, sont tous des neurasthéniques, des gens qui ne supportent pas la vie sous le vrai soleil, dans la vraie nature, dans un vrai jardin, et qui ne peuvent considérer tout cela avec prudence que derrière une vitre ? De notre temps, on portait toujours, au printemps, sur les glaciers, des lunettes à verres teintés ; les gens d'aujourd'hui ne peuvent plus traverser une rue, ne peuvent plus se coucher dans un pré, sans lunettes noires. Et maintenant, on les place dans des bureaux de verre, où ils doivent porter des lunettes noires même à leur table de travail...

Le dernier argument que je voudrais employer à ce sujet, est d'un ordre tout différent. Ce n'est pas une nouvelle sensation de vivre que l'on obtiendra par le grand vitrage, mais bien le contraire. La grande peur des gens d'aujourd'hui, c'est d'être seul avec soi-même, et d'être obligé de méditer : on déteste, actuellement, ce désir de méditation, désir profond de l'homme véritable. On ne veut pas se rendre compte de son propre vide, on veut se plonger dans des conversations futiles, inutiles, on refuse de se recueillir, il faut se distraire à tout prix, se disperser, vivre dans la masse et dans la platitude de pensée : surtout, pas de personnalités autour de soi ; surtout, ne pas se donner la peine d'en être une soi-même. Ainsi, dans la petite usine dont je parlais tout à l'heure, on invite les enfants à devenir distraits et dissipés, et à ne pas apprendre en premier lieu la concentration et le recueillement.

Plat et sans vie est tout ce qu'on peut faire derrière ces grands vitrages. Les pensées les plus importantes de l'humanité ont été conçues et écrites dans la pénombre de cellules étroites. L'écrivain de Goethe derrière un mur de verre, cela ne donnerait ni *Faust*, ni Wilhelm Meister. Combien il est heureux, que du temps de Luther, il n'y ait pas eu seulement de carreaux de verre ! La Bible aujourd'hui ne serait pas traduite.

Il y a dix-huit ans, j'ai essayé de démontrer que nous allions au-devant de la fin de notre âge : et tout ce qui est arrivé depuis ne fait que confirmer cette idée, preuve en soit la mode du grand vitrage. Dans toutes les matières, on peut trouver prétexte à de grandes choses : et le verre est bien l'une des plus nobles d'entre elles, qui peut apporter à chaque esprit une joie pure. Les lois de la belle forme, pour lesquelles nos maîtres se sont donnés tant de peine depuis des millénaires, sont oubliées, et ne sont même plus apprises dans les écoles. Les « modistes » (ne pas confondre avec les personnes qui font et qui vendent des chapeaux), ne veulent

nullement de belles formes : ils ne veulent construire que pour construire, et il semble bien que leur but est de se borner à rendre le verre toujours plus laid. D'après Hans Sedlmayr le culte de la laideur est un signe évident de décadence : ainsi la nouvelle construction se range-t-elle dignement entre la nouvelle peinture et la nouvelle sculpture.

Les « modistes » (les vraies, celles qui font des chapeaux), ont une chose de plus que nos modistes : l'honorabilité. Elles avouent ouvertement que leur produit, dans peu de temps, ne sera même plus regardé. Le chapeau extravagant que la dame veut s'acheter absolument, et au prix de combien de privations, sera demain un vieux chapeau, et dans cinquante ans une magnifique pièce de carnaval. Mais les autres « modistes »

envahissent continuellement le pays de leurs bâtiments horribles, avec une telle prolifération, que seule une guerre future pourra y mettre un frein.

Ce n'est guère une consolation pour ceux qui s'irritent contre de telles aberrations, qu'une mentalité bizarre et étrangère à notre propre mentalité, fait élever dans notre ciel. Avant même que l'encre de l'imprimerie soit sèche, les hymnes avec lesquels les adulateurs des grands vitrages tombaient à genoux devant leurs idoles, auront tourné en de ridicules mascarades...

ALWIN SEIFERT.

(Traduction H. B.)

Dessins d'Ernst Hürnlmann.

LE COUT DE LA CONSTRUCTION DE MAISONS D'HABITATION

(Suite)

Notre numéro précédent a montré la première partie de cette étude, où le problème de la réduction du coût de la construction tient une place importante. Les facteurs d'ordre technique y sont étudiés d'une manière très précise. Nous verrons aujourd'hui l'autre aspect de la question, à savoir ce que demandent les entrepreneurs et les usagers, à ce sujet.

J.

Structure de la demande

On examinera, dans ce chapitre, la nature et la structure de la demande de produits de l'industrie du bâtiment. Trois problèmes bien distincts se posent. Le premier a trait à la *manière* dont se manifeste la demande et, à cet égard, divers points sont à considérer : nécessité de réduire au minimum le nombre des plans d'habitation, de normaliser les types d'éléments construits et d'en limiter le nombre ; spécifications bien définies et nécessité de ne pas apporter de modifications à celles qui sont prévues ; enfin, régime des marchés. Le deuxième problème a trait aux *conditions* dans lesquelles se manifeste la demande, au climat créé par l'ensemble des règlements nationaux ou locaux relatifs à la construction ; et le troisième, au *volume* et à la *continuité* de la demande. Chacun de ces trois aspects influe sur le coût de la construction, mais ils sont tous d'ordre différent. Il est évident, par exemple, que, quelle que soit la technique adoptée, il est moins coûteux de respecter les plans primitifs que d'y apporter des modifications après la mise en chantier. D'autre part, la nature et l'importance de la demande peuvent avoir une influence déterminante sur le choix de la technique à employer et, partant, sur l'incidence du progrès technique sur le coût de la construction. De ces trois problèmes, c'est sans doute le troisième qui est le plus important, mais c'est aussi celui dont on est le moins bien informé, car les recherches scientifiques dont il a fait l'objet sont relativement peu étendues.

a) Mesures tendant à éviter une trop grande diversité de la demande

Dans la présente section, on examinera l'intérêt qu'il y a à réduire le nombre des plans d'habitation, ainsi

que la question de la normalisation, en particulier la normalisation des modules, et celle de la réduction du nombre des types d'éléments.

Depuis la fin des hostilités, on accorde de plus en plus d'importance dans beaucoup de pays, à la nécessité de limiter le nombre des plans d'habitation, notamment dans la construction de logements à bon marché. Il est inutile de revenir ici sur les raisons qui justifient une telle politique, car elles sont exposées dans maints documents récemment publiés. Il suffira de citer un passage du dernier rapport paru sur ce sujet en Grande-Bretagne, où l'auteur déclare, dans les conclusions, qu'à son avis « le meilleur moyen que l'on ait actuellement d'accélérer la construction des maisons d'habitation, d'en améliorer la qualité et d'en abaisser le prix de revient est de limiter à un petit nombre les plans possibles d'aménagement intérieur »¹.

Nombreux sont les pays où, depuis quelques années, on recherche le moyen de normaliser les éléments de la construction et de réduire le nombre de modèles différents d'éléments utilisés, donc produits. Il est évident que moins il y aura de modèles différents pour les blocs de ciment, les marches d'escalier, les baignoires, ou l'appareillage électrique, plus il sera facile de les fabriquer en série et par conséquent d'en abaisser le prix de revient.

C'est souvent le consommateur ou l'architecte qui fait obstacle à la normalisation sous prétexte que cela limite le choix des consommateurs, que cela risque de compromettre la qualité et que les articles faits à la main sont préférables. On a maintenant dans ce domaine une assez vaste expérience et l'on peut dire que, même lorsque le nombre des types d'un élément donné est très réduit, un choix assez large est offert au consommateur et que la qualité de chaque élément n'est nullement inférieure : en fait, la normalisation s'accompagne souvent d'une amélioration de la qualité. Il ne faut pas perdre de vue que beaucoup des éléments constitutifs d'une maison sont cachés à la vue et que, dans ces conditions, rien ne permet au consommateur de savoir si sa maison est construite avec des éléments

¹ « Committee on House Interiors », H. M. S. O., 25 février 1953.